

*Institut de Recherche et d'Enseignement des Maladies Addictives*

***I.R.E.M.A.***

Association Loi 1901

10, boulevard de Strasbourg - 75010 PARIS - Tél. : 01 42 40 68 00 - Télécopie : 01 53 19 92 76

# **Dette et addictions**

## **Enfant, le poids de la dette**

*5<sup>ème</sup> séminaire de recherche*

*23 et 24 novembre 2001*

# SOMMAIRE

<b>Charles MALAMOUD, anthropologue</b> .....	3
DETTE RÉELLE / DETTE MÉTAPHORIQUE EN INDE, EN CHINE ET AU JAPON.....	3
<b>Michèle DACHER, anthropologue</b> .....	10
LA LOI DE LA DETTE DANS DES SOCIÉTÉS PRÉINDUSTRIELLES :	
EXEMPLES AFRICAINS.....	10
<b>Monique SASSIER, sociologue</b> .....	16
TRANSMISSION DE LA DETTE FAMILIALE, COHÉSION SOCIALE ET DÉPENDANCE.....	16
<b>Gérard POMMIER, psychanalyste</b> .....	21
LA DETTE EN PSYCHANALYSE DE « CE QUI EST DÛ » AU « DEVOIR FAIRE ».....	21
<b>Charles MELMAN, psychanalyste</b> .....	24
REMARQUES SUR L'ORGANISATION SUBJECTIVE DE LA DETTE.....	24
<b>Maurice CORCOS, psychiatre, psychanalyste</b>	
.....	27
CONDUITES DE DÉPENDANCE À L'ADOLESCENCE : UNE PASSION FORMALISTE.....	27
<b>Marc GUILLAUME, économiste et</b>	
<b>Anne GOTMANN, sociologue</b> .....	32
DETTE INFINIE, DON IMPOSSIBLE : CONSUMMATION, DILAPIDATION.....	32
<b>Pierre VERDIER, sociologue</b> .....	35
LA QUESTION DE L'ORIGINE DANS LES CONDITIONS D'ÉLABORATION DE LA DETTE.....	35
<b>Vincenzo CICHELLI, sociologue</b> .....	44
GÊNE ET AISANCE EN SITUATION DE DÉPENDANCE. ....	44
UNE LECTURE DE LA LITTÉRATURE SOCIOLOGIQUE .....	44
GÊNE, EMBARRAS ET MALAISE DANS LA TRADITION SOCIOLOGIQUE.....	44
GÊNE ET DOMINATION.....	44
GÊNE ET PRÉSENTATION DE SOI.....	45
GÊNE ET DON.....	45
GÊNE ET OBLIGATIONS.....	47
DÉPASSER L'ANALOGIE JURIDIQUE : LA COMPTABILITÉ IDENTITAIRE.....	49
APPROBATION PARENTALE ET DÉFINITION DE SOI AUTONOME.....	50
BIBLIOGRAPHIE.....	51
<b>Jean Jacques MOSCOVITZ, psychanalyste</b> .....	53
LA FILIATION ÉCRASÉE.....	53
<b>Jeremy NARBY, anthropologue</b> .....	56
CHAMANES, PLANTES ET ESPRITS.....	56
<b>Olivier BRUNSCHWIG, psychiatre, psychanalyste</b> .....	60
CONSOMMATION D'ALCOOL ET SYMBOLISATION DE LA DETTE DANS LA NÉVROSE : REPÉRAGES CLINIQUES.....	60
<b>Sylvie LE POULICHET, psychanalyste</b> .....	65
LA CULPABILITÉ COMME HABITACLE. À PROPOS D'UN CAS DE BOULIMIE.....	65
<b>Jean GUYOTAT, psychiatre, psychanalyste</b> .....	66
DETTE ET LIEN DE FILIATION : À QUI APPARTIENT L'ENFANT ?.....	66
<b>Michel SOULE, psychiatre, psychanalyste</b> .....	72
L'ÉCHOGRAPHIE OBSTÉTRICALE ET LA DETTE DU FŒTUS.....	72

Marc GUILLAUME, économiste et  
Anne GOTMANN, sociologue

## ***Dette infinie, don impossible : consummation, dilapidation***

### ***Intervention de Marc Guillaume***

Pour aborder cette question de l'addiction ou de la dette infinie, je voudrais partir de choses très simples : qu'est-ce que posséder de l'argent ? C'est tout simplement avoir une créance sur la société, cela veut dire que la société vous doit quelque chose, vous doit ce que vous avez gagné. Mais c'est le débiteur, c'est-à-dire en fait la société qui vous tient, qui vous inscrit dans ce que NIETZSCHE appelait l'ordre de la promesse. Vous avez travaillé, vous avez perdu votre temps-vie à travailler et avec cet argent vous pouvez racheter du temps-vie des autres. Mais indirectement, le plus souvent, vous rachetez le travail des autres, mais cela ne vous donne pas du temps supplémentaire.

Pour preuve, il n'y a qu'à regarder la difficulté à faire baisser le temps travail. Dans les pays européens, entre 1945 et 2000, le niveau de vie a augmenté énormément, multiplié par 3, par 4. Or, le temps de **non travail** n'est pas ce que les économistes appellent un bien supérieur, ce n'est pas un bien dont on veut plus quand on est riche. La difficulté de faire le petit saut vers les 35 heures est d'autant plus forte que vous êtes plus riche. Donc on pourrait dire qu'on est tous plus ou moins « *workalcoolique* » notamment les cadres, qui sont des drogués du travail, avec une logique de l'honneur (faire « bien » son travail), une sorte d'engagement sur l'honneur, de type aristocratique. Cette forme d'intoxication est variable selon les pays et les catégories socio professionnelles, par exemple les chercheurs ont tendance à faire des gros livres, à multiplier les conférences. Il y a une sorte d'addiction qui menace certaines professions. Bref, chacun a sa forme d'alcoolisme par rapport au travail.

Je reviens à l'économie. Donc vous échangez votre vie, qui est courte, contre des biens de consommation. Cette addiction est légitimée et c'est elle qui fonde l'ordre économique. L'idéologie du travail, cette drogue-là est assez récente (un peu plus de deux siècles).

Comment sortir de cette drogue individuelle ? Il y a une façon de se libérer, c'est le rentier, c'est-à-dire quelqu'un qui a travaillé beaucoup, mais dont l'idéal, l'horizon, est de ne plus travailler. Et bien c'est une figure qui est devenue illégitime et qui disparaît dans les statistiques après la guerre.

Alors quels sont les autres gestes de libération, de transgression ? Je donnerai l'exemple de ce couple de travailleurs sociaux qui a consumé tout son argent en achetant un camion et en distribuant des cadeaux, laissant stupéfaite la population qu'ils abandonnaient. Et l'exemple de GAINSBOURG brûlant un billet de 500 francs à la télévision : il transgressait devant les téléspectateurs un ordre dans lequel vous êtes engagés, vous êtes drogués. Il y avait une sorte de transgression, de libération de la drogue qui pose question. Dans le fond on est toujours le drogué de quelqu'un d'autre et on apparaissait comme les toxicos de Gainsbourg.

Il y a aussi la question du jeu, qui est une autre forme de transgression. Là aussi il y a une inversion étonnante. Lorsque l'ordre économique s'impose, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le jeu disparaît, il cesse d'être légitime alors qu'avant il était établi que le roi et la noblesse jouaient.

Voilà pourquoi je dirais, à partir de ces petits symptômes, que la libération de cette forme de drogue que constitue l'ordre économique est soigneusement colmatée dans notre société.

Il y a aussi une autre possibilité qui est la thésaurisation. Pourquoi est-ce une libération ? Parce qu'en thésaurisant cela permet de faire un don par héritage à ses enfants, mais c'est aussi une façon de leur passer le virus, puisqu'on les insère dans l'ordre économique.

L'intérêt de Georges BATAILLE est de montrer que l'ordre économique actuel est une exception. Avant les sociétés n'avaient pas cette toxicomanie-là. Elles étaient organisées pour la dépense, pour la dilapidation des richesses, les dépenses de luxe, le non travail des aristocrates, le jeu, la dépense érotique. Depuis, le jeu a été castré, réinséré dans le système de la promesse, de l'épargne et du travail et de ces formes d'addictions économiques. On joue peu pour gagner beaucoup.

BATAILLE montre que nous sommes une exception, le capitalisme invente une forme étrange de non dilapidation. On utilise l'excès à des dépenses d'investissement, cela donne une croissance infinie qui conduit

soit à une explosion, soit à un basculement : l'abondance pourrait, du moins c'est l'espérance de BATAILLE, révéler son absurdité au-delà d'un seuil d'accumulation, ouvrir vers une prise de conscience. L'expérience du pire pourrait nous rapprocher d'un point de rupture et de renversement.

### **Intervention d'Anne Gotmann**

J'ai beaucoup travaillé sur la dilapidation, mais je ne lui donne pas le sens de BATAILLE. Je la réintègre dans l'économie psychique de l'individu. C'est d'ailleurs pour cela que je suis ici. J'ai travaillé sur l'héritage et j'ai réfléchi sur cette forme particulière de l'appropriation de l'héritage qu'est la dilapidation, c'est-à-dire le fait qu'on ne prenne pas l'héritage. Au lieu de vous parler de la consommation, de l'excès, de la dissipation, de la consumation, j'ai préféré me centrer sur ce qui était avant et qui pouvait donner sens à cette consommation, à cette dépense, qui était la **réception** de l'héritage. Je me suis intéressée à la façon dont ces dilapidateurs n'avaient **pas** reçu leur héritage. J'ai réinscrit cela dans une logique identitaire, c'est-à-dire que tout individu a à se positionner par rapport à l'héritage, héritage matériel qui renvoie à un héritage symbolique (qui on est, quelle place on occupe dans la famille). Pour moi la préhension, l'appropriation de l'héritage, qu'il soit gros ou petit, est de se positionner par rapport à ça. Qui suis-je ? Ai-je envie de reprendre le fil de l'histoire familiale ? Ai-je envie de prendre ou non ce paquet et de m'inscrire dans l'identité familiale.

Dans ma première enquête sur l'héritage je m'étais aperçue que la plupart des gens gardaient pieusement l'héritage, en faisaient quelque chose de signifiant par rapport à la famille. Cependant souvent je constatais qu'il y avait quand même une mini dilapidation, même éphémère : le manteau de fourrure, le voyage..., une dépense gratuite. Et rapidement les héritiers disaient : « *Je ne pouvais plus dilapider, j'ai investi.* »

Par la suite j'ai interviewé des gens qui avaient véritablement dilapidé leur héritage. J'ai cherché quel sens cela avait pour eux, car il s'agit bien d'une stratégie identitaire. Et j'ai trouvé deux figures de la dilapidation qui étaient liées l'une à un défaut de transmission et l'autre à un excès de transmission. Ces deux formes de dilapidation se présentent de façon totalement opposée :

- Certains n'arrêtent pas de consommer, vivent sur leur héritage et sont en position d'éternels débiteurs. La société leur doit, on ne les a jamais assez regardés, ils sont dans le défaut du regard de l'autre. Ils n'ont pas eu leur place dans le système familial et pour exister ils ont besoin de demander tous les jours une somme d'argent. C'est une figure de la dépendance, remettre en scène tous les jours ce lien, à tout moment. Etre adulte et éprouver ce lien de filiation en permanence. C'est un mode d'existence. Ce n'est pas une dépense qui part dans le rien, c'est une façon d'exister. Ils ne travaillent pas, ils ne peuvent l'envisager. Il leur faut toujours demander de l'argent, avoir des dettes et être dans des ennuis où on vienne les repêcher.
- La deuxième forme est le modèle de WITTGENSTEIN, qui est le modèle : « *Je ne veux rien devoir à personne, je me construis.* » et qui redonnent ou oublient leur fortune. Ils ne veulent pas avoir à y penser, laissent la chose périlcliter ou distribuent tout. A partir de là ils peuvent se mettre à exister. Il y a eu un excès de transmission et pour ne pas être happé par cette figure et cette puissance familiale, la rejettent, la refusent et s'en vont quérir leur vie, par eux-mêmes en s'auto engendrant, en se recréant. C'est une stratégie contre l'emprise, une emprise qui les a étouffés et qui les a empêchés de se construire.

Dans l'héritage donc se joue la question de la transmission et la transmission du regard de l'autre, de la place qu'on a dans le regard de l'autre et dans la manière dont on peut, du coup, se construire.

### **Questions**

#### **Discutante (Mme Lala)**

Je voudrais revenir sur le problème du statut de la dette, notamment dans sa relation don.. Pour moi, il y a un texte exemplaire qui est « *L'éloge de la dette* » de RABELAIS. C'est un texte où RABELAIS nous transmet une histoire de famille, puisqu'il s'agit de deux amis, Panurge et Pantagruel qui est le fils du roi. Nous voyons donc la question de la filiation très nettement posée. Pantagruel dit à Panurge : « *Ça ne peut pas durer, nous sommes amis. Je vais rembourser toutes tes dettes et après nous partirons.* » Panurge lui répondit : « *Pas question ! je vauz rester. Qu'est-ce qui je deviendrais si je n'avais plus de créanciers. Personne ne s'intéresserait à moi.* » Et à partir de là suit un éloge de la dette, qui est évidemment liée à cette vertu du don. Ce qui est important c'est le fait que la dette met en place la valeur d'échange du don et

à partir de ce moment-là il y a une possibilité, c'est ce que RABELAIS développe de circulation généralisée, des biens, des femmes... généralisée à l'univers tout entier.

En ce qui concerne BATAILLE, je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce qui a été dit. Cela serait trop long, mais ce que je voudrais simplement dire c'est que l'idée forte qu'il nous transmet est celle d'un primat de la dépense improductive, qui est le primat de la dette. Dans nos sociétés où ce qui est premier est la production, nous l'oublions. D'après BATAILLE, ce primat de la dépense improductive pourrait nous permettre, et c'est le sens de son livre, la part maudite, de retrouver, dans des sociétés où il semblerait que tout soit réduit à ce qu'il appelle « l'ordre des choses », à savoir la subordination, de retrouver cette liberté qui est celle du geste du don.

*1<sup>ère</sup> interlocutrice (Mme Pham Thi, assistante sociale)*

**Q.** Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Monsieur Marc GUILLAUME. Je suis assistante sociale en entreprise et en me référant à ma clinique, je constate que tout ce que vous disiez autour de la logique d'honneur des cadres, dans la difficulté qu'on a à réduire son temps de travail. Ce n'est pas tellement lié à cette logique d'honneur, mais plus justement autour de la question de la dette et de la souffrance au travail. Dans le travail on est sur la question du profit exacerbé de certains et la dette qu'on a à travailler davantage est toujours, et dans une certaine souffrance, est plus liée à une difficulté de quitter un lieu ou de quitter son travail sans pouvoir trouver une réponse à cette question de la rémunération. Il n'est pas évident de s'arrêter de travailler quand on n'a pas été réparé.

**R.** Votre remarque est très juste. Il y a sûrement des effets d'addiction très profond et la logique de l'honneur joue d'une façon un peu secondaire. Mais quand même, je voudrais insister sur la dimension collective. Cela ne se passe pas de la même manière en Angleterre, aux Etats-Unis et en France. Aux Etats-Unis tous les cadres partent à 17 heures, parce que leur contrat se termine à 17 heures et ce serait déshonorant de ne pas partir, parce que ça voudrait dire qu'ils travaillent moins bien, moins intelligemment que leurs voisins. D'autre part c'est une logique de contrat. Ils ne sont pas moins drogués que les Européens ou les Français, mais il y a cette dimension collective du fait que les cadres ont un contrat implicite.

En France on n'a pas complètement fait le deuil de l'aristocratie et les différents corps de l'état, ou les grands techniciens ou les grands ingénieurs, ont la passion de bien faire et d'excellence, comme s'ils reconstruisaient, chacun dans son monde, une hiérarchie de valeur, des castes et une aristocratie.